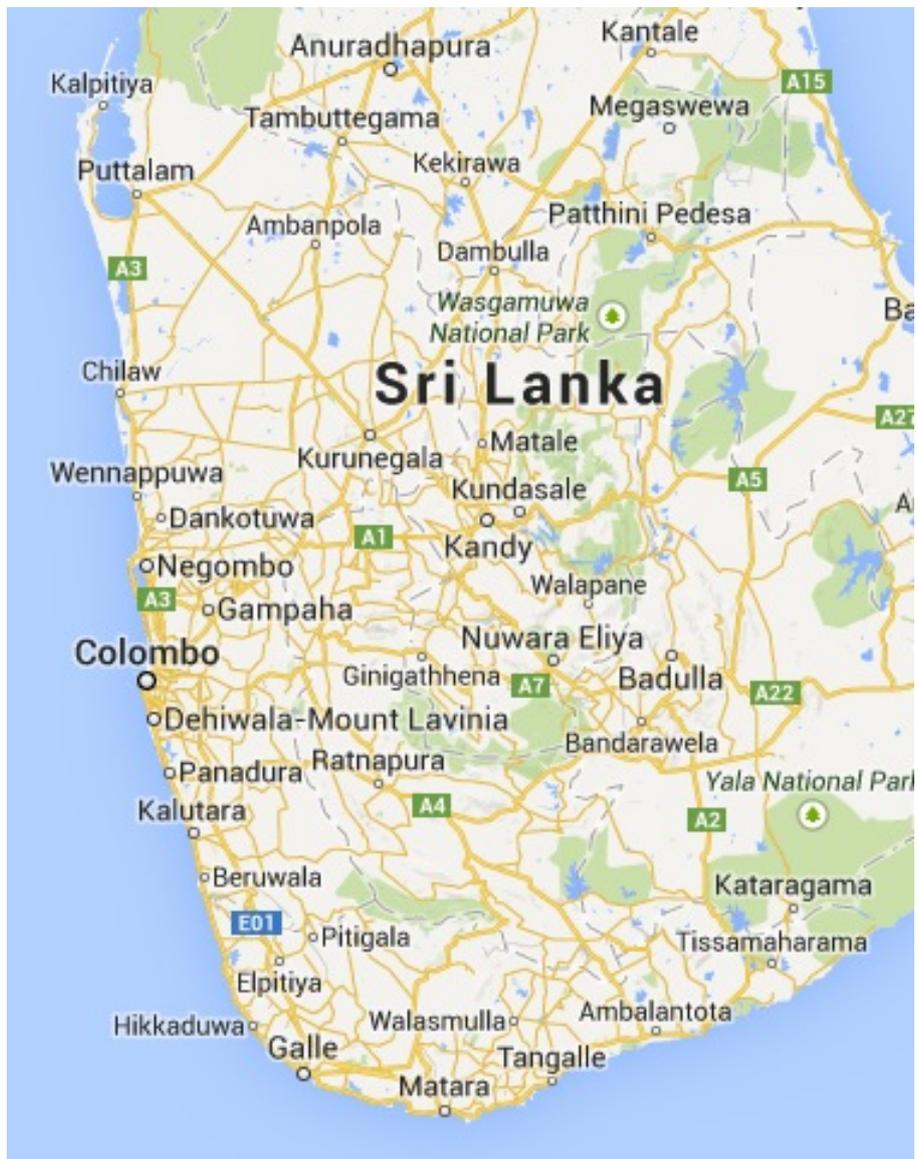


Sri Lanka

(2011)



Un vol GulfAir qui part à l'heure (11 h) et qui arrive à Bahreïn avec une demi-heure d'avance ; un changement avec 1 h 30 d'attente. Un peu à l'étroit dans un A320, je me suis consolé avec un excellent poulet curry. A l'arrivée, pour nous il est minuit mais pour les sri lankais, 4 h 30 du lendemain. Longue attente aux bagages, comme pour tous les français qui commencent à douter du transit. Et puis la délivrance ; un peu de change dans l'aéroport (100 roupies = 1\$) et nous retrouvons notre guide, Anoura, qui nous attend avec sa pancarte. Embarquement dans la pagaille des minibus et des taxis, et route jusqu'à Negombo, plus proche de l'aéroport que Colombo. Arrivés à l'hôtel, pour nous il est 2 h du matin, mais le jour se lève.

Vendredi 28 / 1

Emergeons à midi (heure locale) pour découvrir un "complex resort" donnant sur la plage, avec cocotiers, piscine, transats et gazon ; ce n'est pas ce que j'aurais choisi. L'après-midi libre commence par un tour sur la plage. De grosses pirogues à balancier, gréement replié mais prêtes à naviguer sont tirées sur le sable. Renseignement pris, départ à pied pour le centre et son marché de poissons qui a lieu le matin. Après une bonne heure de marche dans une rue ni chic ni pauvre, plutôt propre et parsemée d'églises et d'échoppes, et une brève pluie évitée à l'abri d'un auvent, nous arrivons à une vaste esplanade. Il s'y tient un défilé de jeunes filles endimanchées, aux couleurs de leur établissement scolaire, sous le rythme des fanfares également tenues par des collégiennes.

Au marché, il ne reste que quelques étals avec de beaux poissons et des gens qui s'affairent sur la plage autour de grandes bâches en plastique noir. Ils les soulèvent pour en extraire de petits poissons, genre sardines, qui ont séché dessous. Ils les mettent dans des emballages en cartons, sans doute pour les expédier à l'intérieur de l'île. Tout ceci me rappelle Mopti au Mali et son marché de poissons séchés qui sent si bon.

Du large, arrive un bateau avec une voile peu classique. Plutôt un grand tissu hissé sur deux vergues en bambou dessinant un V, avec un point d'amure à l'avant et une bordure libre. Poussée par vent arrière, cette pirogue se dirige vers l'embouchure du lagon, derrière une digue où doit être le port. Effectivement, dans une sorte de canal parfaitement abrité, une cinquantaine de bateaux de pêche sont amarrés à couple. Une paisible fin de journée. Des aigrettes blanches, que je m'applique à photographier, sautent de bord en bord.

Le centre de Negombo n'a guère d'intérêt. Retour à pied en cherchant un restaurant pour ce soir, car celui de l'hôtel a l'air plutôt chichiteux. De retour à la chambre, il y a encore assez de lumière pour que j'aie me baigner. Une eau tiède à souhait, un peu trop salée, avec quelques rouleaux sur la plage ; mon premier bain dans l'océan indien, depuis ceux de La Réunion.

Le restaurant repéré (Edwin) s'est avéré excellent, avec un curry de cre-

vettes aux trois légumes et une grosse bière bien épaisse. Par contre, l'hôtel avait fait venir des musiciens qui jouaient dehors, sous mes fenêtres, une soupe musicale occidentale. Malgré mes protestations, ça a duré jusqu'à 23 heures! Mieux vaut éviter le "Camelot Beach Hotel"

29 / 1

Après un petit-déjeuner insipide – même pas du vrai jus de fruit – départ 8 h pour arriver à temps au bain des éléphants, dans la réserve de Pinnawela. Ce n'est pas si loin, mais les routes sri-lankaises sont très encombrées. D'abord il y a des hameaux partout, si bien qu'on est jamais en rase campagne; pas à la ville non plus, mais dans un entre-deux où les gens sont nombreux. Ils se déplacent en rickshaw, ces triporteurs à moteur qui peuvent transporter 2-3 personnes à l'arrière, plus des légumes et toute sorte de marchandise. Petits, étroits, pétaradants, ils se fauflent partout. Ils sont à la taille des routes, ce qui veut dire que les bus et les camions ne le sont pas. Il faut pourtant les doubler et, avec seulement deux voies, pas de bande jaune ni de vraie ligne droite, c'est un sport risqué. Anoura y réussit assez bien, mais il ne faut pas compter sur une moyenne de plus de 40 km/h.

Nous sommes quand même parvenus à temps au village qui est une sorte de dispensaire pour éléphants domestiques. La rue principale descend à la rivière où une cinquantaine d'éléphants pataugent les pieds dans l'eau. Il y en a de tous les âges, des vieux mâles aux oreilles élimées et plusieurs bébés joueurs qui ne s'éloignent guère de leur mère. La rivière fait bien 100 m de large; elle est peu profonde, avec beaucoup de cailloux apparents, si bien que les éléphants traversent sans peine. Dans les trous d'eau près du rivage, les gardiens du parc arrosent leurs bêtes, mais la plupart se tiennent à l'écart et préfèrent garder un dos poussiéreux. Certains traînent une chaîne au pied, mais il n'y en a qu'un qui soit attaché; il mène une sorte de danse de sainingui, sans jamais s'arrêter. Les plus voraces s'approchent des touristes, guère plus nombreux que les éléphants, qui leur donnent du feuillage ou des petites bananes qu'on leur a vendus à cet effet.

Sur le coup de midi, tout le monde retourne dans la réserve, sauf les touristes qui choisissent un des nombreux restaurants sur berges, quand ils ne sont pas déjà sur une terrasse qui les a accueillis. A 13 h 30, dans la réserve, on peut assister à l'administration des biberons de lait à de jeunes éléphanteaux; il s'agit de simples bouteilles munies d'un entonnoir. J'ai aussi vu la petite tétée d'un jeune sous la poitrine peu proéminente de sa mère et au spectacle plus attristant d'un mâle, paraît-il aveugle, qui était enchaîné sous un abri de tôle.

Vers 14 h, nous sommes repartis vers Dambulla et ses grottes sacrées. En revenant sur la grand route, je croyais retrouver une circulation plus fluide, mais il n'en fut rien à cause des bus. De part et d'autre, beaucoup de verdure et de plantations de cocotiers et des rizières bien vertes de plans prêts à être

coupés. Et puis il s'est mis à pleuvoir, fort. Anoura a évité de justesse une moto qui a glissé devant nous ; plus de peur que de mal pour le motard. Nous avons piétiné une demi-heure dans un embouteillage de travaux. Il pleuvait toujours par intermittence et nous avons renoncé aux grottes de Dambulla pour ce soir.

Arrêt à l'Eco-Lodge et ses bungalows dispersés. Nous y sommes seuls et le resterons. Eco, c'est plus pour économique qu'écologique, car tout y est minimaliste sauf la taille des chambres : des peintures en mal de finitions, un éclairage anémique, des portes peu jointives aux serrures branlantes, une moustiquaire percée, pas de penderie, donc pas de cintre, .. etc. Le repas fixé est à l'avenant : soupe de légumes, blanc de poulet pané avec des frites et pas la moindre trace d'épice. Je me serais cru dans une maison de retraite.

30 / 1

Départ 8 h pour le "Golden temple" au pied d'un gros rocher gris foncé dans la ville de Dambulla. Au premier abord, c'est un temple kitch, avec un bouddha géant doré de frais et un escalier qui entre dans la gueule d'un dragon aux pattes servant de rampes et au front marqué "Golden Temple". Celui qui date du 1er siècle avant notre ère, que nous venons visiter, est au-dessus, à mi-hauteur, et s'atteint par un autre escalier qui monte très raide sur près de 200 m. Il aboutit à une plateforme sur laquelle donnent les grottes masquées par une façade blanche ajourée de portes et de fenêtres. Un arbre, habillé de bannières et de petits drapeaux multicolores, a réussi à pousser à même le sol. Je suis surpris de ne pas voir le moindre moulin à prière, comme dans tous les sites bouddhistes visités.

Chacune des cinq grottes est entièrement peinte, y compris les plafonds, de bouddhas, de moines, de disciples et de motifs fleuris ou géométriques. Sont également entassées le plus grand nombre possible de statues de Bouddha, debout, assis, couché, si bien qu'il reste à peine assez de place pour quelques *stupas* en forme de cloche. A part d'autres personnalités, identifiables grâce au guide, c'est toujours Bouddha, dans sa robe de pierre aux plis très réguliers qui arbore une mine impassible aux traits conventionnels. Ces statues sont néanmoins très belles et suffisamment éclairées pour permettre des photos sans flash. En remettant mes chaussures, gardées à l'entrée (moyennant 25 rps), j'observe des couples de macaques peu farouches qui s'épouillent avec tendresse.

Retour à la voiture quand il commence à pleuvoir. Sur la route d'Anuradhapura, à une soixantaine de km, soit 1 h 30 de conduite, je suis un peu inquiet. Car ce site est une ancienne capitale abandonnée, une grande ville qui date d'avant notre ère, avec de nombreux vestiges très dispersés. Il faut nécessairement marcher ; j'ai compté au moins 5 km si l'on fait tout à pied. Mais la pluie s'arrête à mi-chemin et il y a presque du soleil quand nous arrivons.

Comme Anoura ce matin nous avait abandonnés au parking, je pensais qu'il allait faire de même et nous lâcher devant les ruines avec une heure de rendez-vous. Mais pas du tout ; notre chauffeur est aussi guide et il nous accompagne tout du long avec la voiture. Heureusement, car les distances sont très grandes et il aurait bien fallu 5 h pour voir l'essentiel. J'ai surtout retenu :

- un temple construit autour de l'arbre le plus vieux du monde (2200 ans) issu d'un rameau de celui sous lequel Bouddha a eu "l'illumination" (le Sri Lanka est devenu bouddhiste en 250 avant notre ère). On ne peut que pénétrer dans le temple en plein air, où prient de nombreux croyants, mais on ne peut pas toucher l'arbre de Bouddha (Bo-tree) ;
- une *dagoba (stupa)* géante de 90 m de diamètre qui domine la forêt et dont le mur d'enceinte est tenu par 344 éléphants moulés et peints, dont les défenses à l'origine étaient en ivoire ; au sommet, repose cristal transparent gigantesque, visible à la jumelle ;
- un musée très poussiéreux dont la moitié des salles sont fermées. Dans le jardin, les pierres de toilettes à la turque, sont alignées comme sans doute autrefois ;
- un demi disque décoré de frises d'animaux symbolisant les stades d'accès au nirvana, et qui servait de paillason à l'entrée des temples ;
- quelques socles sculptés de nains ou de déesses portant des cornes d'abondance et
- deux bassins en pierre, grands comme des piscines, pleins d'une eau couverte de mousses vertes.

Plusieurs monuments sont en travaux, dont un très grand *stupa* couvert d'un échafaudage de bambous qui dresse ses piquants dans le ciel, comme un porc-épic géant. J'ai bien sûr donné la pièce au charmeur de serpent aveugle, pris une centaine de photos et vu arriver l'orage en faisant le tour des piscines vertes.

Nous sommes rentrés à l'hôtel. Le soir, on nous a servi une soupe à l'oignon si salée que je n'ai pas pu la manger et un curry sans épice, donc sans goût, dont tous les plats sont arrivés froids. Le tout servi pompeusement avec un excès de manières. L'Eco Lodge est vraiment à éviter.

31 / 1

Il a plu toute la nuit et, au lever du jour, je doutais fortement de remplir le programme de la journée ; deux sites historiques, Sigirya, le Rocher du Lion, et Polonnaruwa, une ancienne capitale très étendue, qu'il est même question de parcourir à bicyclette. Et pourtant, nous y sommes parvenus.

Pour atteindre Sigirya, un palais au sommet d'un rocher où s'était réfugié un roi parricide, il faut une bonne heure. Munis d'un grand parapluie, nous nous sommes élancés. D'abord dans des jardins plats couverts de bassins où l'eau s'écoule encore au milieu de prairies bien vertes. Puis dans un chaos

de gros rochers qui délimitent des terrasses, des surplombs, des grottes et des passages étroits. Beaucoup de ces blocs ont été taillés par les moines bouddhistes, premiers résidents de ces lieux, qui les occupaient avant que le roi n'y trouve refuge. Ils s'étaient fabriqué des lieux de méditation, plus ou moins accessibles à l'aide de nombreuses marches taillées dans le grès tendre. Et ils avaient aménagé des terrasses aujourd'hui accessibles par des escaliers de briques sombres. Le chemin principal est un passage en pierre sous deux gros rochers accolés, pour atteindre le pied du Rocher du Lion.

Là, plus de terrasses mais des escaliers vertigineux, jusqu'à un passage horizontal protégé par un mur si bien façonné avec du quartz pillé qu'on l'appelle la galerie des miroirs. Il permet de gagner un épaulement puis le sommet plat du rocher, par un nouvel escalier qui démarre entre les griffes d'un gigantesque lion dont ne figurent que les pattes. C'est là que le roi a fait construire son palais et d'autres bâtiments dont il ne reste que les fondations, ainsi qu'un grand bassin pour stocker l'eau. Vu les difficultés pour y monter aujourd'hui, avec des échelles, des passerelles et des ferrailles en tout genre, il ne devait pas souvent en sortir !

Au-dessus de la galerie des miroirs se trouve une autre galerie entièrement décorée de peintures exceptionnellement bien conservées. Des jeunes femmes aux seins ronds et nus, danseuses ou servantes d'offrandes, on ne le saura jamais, puisqu'elles sont représentées en buste et sans aucun autre personnage, ni roi, ni dieu. En plus, cette galerie est encore plus inaccessible que le palais et ne mène nulle part.

Ayant regagné la voiture et Anoura qui nous attendait, nous partîmes, par un temps toujours aussi gris et menaçant, vers Polonnaruwa qui s'atteint en deux petites heures. C'est une autre ancienne capitale, instaurée par les envahisseurs indiens après qu'ils eurent rasé Anuradhapura. Elle s'étend sur près de 5 km qu'on nous a proposé de les faire à bicyclette. Croyant que le site était fermé aux voitures, et voyant le ciel s'éclaircir, nous avons accepté. Le temps de visiter le musée, fort bien fait, qui regroupe des statues et des objets trouvés sur le place, Anura fait venir les vélos. Mais il n'y en a que deux, alors qu'il a décidé de nous accompagner .. en voiture. Je réalise ainsi qu'elles sont autorisées. Nous partons donc dans ce curieux équipage, deux vélos et une voiture, voir la grande statue d'un roi fondateur à quelques kilomètres en suivant le bord d'un lac. Las, les vélos sont en piteux état : aucun dérailleur ne marche, les freins sont mous, les selles très dures et en plus il commence à pleuvoir. Je décide de rendre les vélos, mais il faut les ramener, ce qui nous laisse le temps de se mouiller. Bref, on n'a pas commencé la visite avant 15 h, mais il ne pleut plus.

Polonnaruwa est une série de sites qui s'échelonnent le long d'une piste. Il y a d'abord les palais, l'un très massif en briques sombres et l'autre en pierre décoré de colonnes sculptées et de bas reliefs tout autour du socle, avec des lions en haut de l'escalier et un bassin en contrebas. Puis vient le quadrilatère sacré, plusieurs temples resserrés et de très élégants bouddhas

plus une énorme pierre gravée qui raconte la généalogie d'un roi. Viennent ensuite quelques grands *stupas* entourés de guérites en pierre abritant des divinités, au pied desquels nous nous sommes rafraîchis du jus d'une noix de coco ouverte sur place. Vient enfin le site au pied d'une falaise où ont été sculptées quatre statues monumentales de Bouddha. Celle où il est endormi, la tête sur un coussin qui paraît moelleux, fait 14 m de long ; les deux autres, une assise une debout, font bien 6 m. Avec leurs yeux fermés, elles expriment la sérénité du nirvana et le temps suspendu hors du cycle des réincarnations. De petits singes qui jouent dans les niches creusées en guise de décors soulignent ce contraste. La dernière, un Bouddha plus petit, assis jambes croisées dans la pose de la méditation, est en retrait dans une cavité derrière des tables couvertes d'offrandes fleuries. Cet ensemble de quatre statues, qui semblent en roches différentes, bien que taillées dans la même falaise, mérite le voyage à lui tout seul.

Dans l'hôtel tout proche où nous passons la nuit, deux mangoustes gardent le passage de plein pied avec le jardin ; les serpents n'ont qu'à bien se tenir .. éloignés.

1 / 2

Aujourd'hui, nous allons à Kandy, troisième capitale aux temps des colonisations, la portugaise, la hollandaise et la britannique ; chacune, à partir des années 1500, a tenu en gros 150 ans, jusqu'à l'indépendance de l'île "accordée" en 1948. Nous y allons par une petite route de campagne, pas plus mauvaise que les grandes mais à une voie, si bien qu'il faut se serrer sur les bas côtés, pour se croiser ou se doubler. Le paysage, se compose essentiellement des rizières irriguées par des canaux qui débordent en cette saison et de la forêt sauvage (jungle) parsemée de massifs de cocotiers ou de bananiers. J'ai aussi noté des champs d'ananas et des clôtures électriques pour empêcher les éléphants de passer.

Ayant rejoint la grande route, nous nous arrêtons deux fois. La première pour visiter un jardin d'épices, et le magasin qui va avec. Un indien de Pondichéry, francophone, nous accueille pour nous vanter les vertus médicales et gastronomiques des produits qu'il commercialise. En une demi-heure, des dizaines de mélanges et leur préparation nous ont été recommandés, tant pour le cholestérol, les maux de tête, le diabète ou la constipation que pour accommoder le poisson, faire des curry ou du thé épicé (avec dégustation offerte) ou des crèmes antirides – beaucoup plus efficaces avec l'huile de santal – qui peuvent se garder 15 ans. D'ailleurs il nous en fait la démonstration avec un massage "papillon" sur le visage qui ne m'a donné que l'envie de m'ébrouer comme un chien qui se sèche au sortir de l'eau. Enfin, nous voulions ramener des épices et nous avons acheté des épices. Beaucoup plus chères que dans les épiceries, mais si bien présentées par ce Pondichérien d'opérette, qu'on en a pris un plein panier.

Le second arrêt était à une fabrique de batik. Une grosse femme essoufflée nous a rappelé la technique en nous montrant des jeunes filles appliquées "Vous pouvez les photographier" avant de nous conduire au magasin. Tout était moche et très cher (60 \$ le foulard) et nous sommes partis en courant après lui avoir filé la pièce.

La pluie, toujours la pluie jusqu'à Kandy où nous sommes arrivés à l'heure de la sortie des écoles (14h), d'où un embouteillage monstre comme partout ailleurs. Notre hôtel n'est pas très près du centre et comme il tombe des cordes, nous ne sommes pas ressortis. A 16 h 30 Anoura vient nous chercher pour nous amener à un spectacle de musique et de danses traditionnelles – pas mal, sans longueur, avec de beaux costumes – suivi d'un numéro stupéfiant de deux hommes torsés nus qui se passent des flammes sur le corps à l'aide de cotons enflammés et qui finissent par marcher sur des braises – 4 pas à 3 reprises – sous les yeux des premiers rangs – dont je suis. Et ils font la même chose tous les soirs!

Après, nous sommes allés visiter avec Anoura, à la troisième représentation de la journée, le Temple de la Dent. Il s'agit de la canine supérieure gauche de Bouddha qui après bien des péripéties a abouti ici. Pas question de voir la relique, mais seulement l'écrin qui la contient. Albert Londres qui l'a vue en 1922 a écrit qu'elle n'est "rien d'autre que la défense d'un morse mâle"! Un défilé est organisé qui laisse juste le temps, par une petite fenêtre, de voir une sorte de tiare dorée et de déposer quelques billets dans une coupe. Il y a des "donations box" un peu partout. Un parterre d'adorateurs sélectionnés est assis à même le sol pour prier devant la fenêtre, alors que les autres déposent des offrandes ou déambulent dans la pièce en essayant de voir la relique de loin, ou de reprendre place dans le défilé.

Revenus dans le hall, où il y a un bruit d'enfer à cause de quatre tambours qui tapent comme des sourds, nous faisons une petite queue pour visiter la bibliothèque, dans une tour octogonale où quelques manuscrits sont exposés et pour voir la salle des pierres précieuses qui contient, entre autres, un bouddha de cristal. A l'entrée de la salle des livres, un autre bouddha est assis en méditation derrière un large plateau d'offrandes de fleurs et la curieuse pancarte : "Devotees are kindly requested to refrain from smelling flowers offered to the statue of lord Bouddha"¹. Les dévots apprécieront et déposeront quelques billets sur le plateau prévu à cet effet, ce qui leur permettra de s'incliner au-dessus du plateau des fleurs.

A l'hôtel nous avons sur la porte fenêtre du balcon une affichette "Beware of monkeys : keep all the doors closed", ornée du dessin d'un singe qui tient un sac à main.

1. J'apprendrai plus tard que l'odeur fait partie de l'offrande, et que si l'on offre des fleurs déjà respirées, c'est comme si on offrait des fleurs fanées.

2 / 2

Journée de transfert vers la montagne au pied de l'Adam's Peak, que nous devrions gravir demain. Hélas, il pleut toujours, mais il faut enchaîner les étapes. Celle-ci commence par la visite du parc botanique à la sortie de Kandy. Magnifiquement entretenu, il mériterait plus que la grosse heure que nous lui avons consacrée. Mais avec un parapluie à la main, il est difficile de lever le nez jusqu'à la cime des arbres, surtout qu'ils sont gigantesques. Une mention spéciale aux bambous géants – jusqu'à 30 m de haut – et au pavillon des orchidées qui renferme une collection superbe.

Après, j'ai voulu voir un temple qui, selon mon guide, mariait Bouddha à quelques dieux du panthéon hindouiste. Nous ne sommes pas allés au temple choisi, mais dans celui que nous avons visité, il y avait un Vishnou qui jouait de la flûte et une Parvati qui dansait le torse nu, tous deux en bas relief sur un poteau extérieur.

Anoura tenait à nous faire visiter une fabrique de thé. Nous nous sommes arrêtés devant une vieille usine où, après une tasse de dégustation, nous avons eu droit aux différentes étapes, séchage, centrifugeage, fermentation, hachage, tri par taille, le tout devant les machines qui dataient de 1841, l'année de la fondation de la compagnie, à l'époque anglaise, puisque ce sont eux qui ont importé le thé au Sri Lanka.

Puis nous avons pris la route, très encombrée, jusqu'à atteindre la montagne. Moins de monde, mais une chaussée étroite qui serpente entre les plantations de thé. Les allées de ramassage dessinent de belles stries régulières sur les collines, et malgré les pluies continuelles, des femmes vêtues de plastique ou tenant un parapluie ramassent les nouvelles pousses. Elles sont payées au poids et à la fin de journées elles ont gagné de 300 à 500 roupies, soit de 3 à 5 dollars. Ces 5 \$ sont le salaire journalier minimum à la ville, le maximum étant, pour un travail non qualifié, de 1500 rps à Colombo. Un pain (de mie) coûte 40 rps, un kilo de bananes 70 rps, un kilo de riz jusqu'à une centaine.

Nous sommes arrivés au pied du mont Adams sans avoir vu les cimes, et demain inutile de se lever tôt. Un américain croisé au lodge avoue être monté ce matin, mais n'avoir rien vu à cause des nuages.

3 / 2

Miracle, il ne pleut pas et la route est même sèche. A 9 h, nous partons à la découverte du point de départ pour le Pic d'Adam. Il doit son nom à la légende selon laquelle, éjecté du Paradis, Adam serait tombé ici et aurait laissé la marque de son pied au sommet. Mais Bouddha et Vishnou auraient aussi laissé leur empreinte, si bien que tout croyant célèbre les siens en effectuant l'ascension. Au parking, se trouvent des tas de petites baraques où on vend n'importe quoi, des confiseries, des fleurs artificielles, des sodas, des

peluches, des jouets et des vêtements appropriés, gants, bonnets et foulards ; celui à l'effigie de Bob Marley fait fureur ! Et des boutiques semblables, il y en a sur deux kilomètres, jusqu'à la porte en pierre, en forme d'arche, qui marque le vrai départ de l'ascension. Partout, en travers du chemin, pullulent des drapeaux bouddhistes, mais c'est seulement à la dernière baraque avant l'arche que j'ai pu en acheter un (100 rps).

Au delà, les boutiques s'espacent quelque peu, ainsi que les réverbères, mais tout le chemin est éclairé jusqu'en haut et pavé de marches à tous les raidillons. Après une heure de montée, nous sommes redescendus car nous devons retrouver notre chauffeur à 11 h. Sans ce rendez-vous, nous aurions pu aller jusqu'en haut, visiter le monastère que l'on devine d'en bas. Mais le programme dit qu'il faut aller à Hatton, à deux heures de route, pour prendre le train pour gagner Nuwara Eliya. C'est par jeu, parce que la voiture nous y attendra car elle va plus vite que le train.

En attendant, nous traversons les plantations de thé qui tapissent les collines. Les femmes d'origine tamoule ramassent les jeunes feuilles ou sillonnent les routes avec leur hotte portée au front pour aller au pesage. Leurs hamacs sont faits de pauvres mesures et ressemblent fort à des bidonvilles, car les couvertures en plastique remplacent, ou secondent, les tôles ondulées rouillées. Ces travailleurs ont été importés par milliers par les anglais, car les cingalais, spoliés de leurs terres, ne voulaient pas travailler pour eux. Ils ont, dans la foulée, importé un problème de confrontation culturelle ; les tamouls sont des hindouistes de langue dravidienne et les cingalais des bouddhistes de langue indo-européenne, avec des alphabets complètement différents. Mais c'était bien le cadet de leurs soucis.

Pourtant, leur responsabilité est grande dans la guerre civile qui a déchiré le pays de 1983 à 2009. Au déni de nationalité, que les cingalais ont refusé aux tamouls, ont répondu des attentas meurtriers et en retour des pogroms. Les accords avec l'Inde, chargée de désarmer les tamouls du nord, n'ont abouti qu'à l'assassinat de Rajiv Gandhi, et la victoire cingalaise est due, en partie, aux aides internationales suite au tsunami. Aujourd'hui tout est calme, le tamoul est une langue nationale au même titre que le cingalais et tout le monde a droit à un passeport. Mais le bilan est de 80 000 à 100 000 morts que l'on peut ajouter au débit de la colonisation anglaise.

Quant au train, c'est une expérience de "revival". Des wagons brinquebalants qui font un bruit d'enfer, des portes grandes ouvertes donnant sur la voie (unique), au maximum 40 km/h. Tout cela me rappelle ma petite enfance, quand il y avait trois classes, une porte par compartiment et des escarbilles de charbon quand on ouvrait la fenêtre. Ici, ils ont déjà la locomotive diesel. Mais ce train dessert des villages perdus et les enfants vont à l'école grâce à lui. Ils constituent l'essentiel de la clientèle.

Nuwara Eliya a des airs de station thermale suisse pour anglais cherchant la fraîcheur ; tout y est, un hippodrome, un golf, des résidences façon chalet au bord d'un lac et des hôtels de luxe. Le notre est loin du compte ; isolé de

l'autre coté du lac, face à des baraquements pour cueilleuses de thé, entouré de champs de poireaux et d'oignons, il ne reste des alpes suisses que la fraîcheur – on est à près de 2000 m – et l'humidité, car il s'est remis à pleuvoir et le brouillard est tombé. Le bâtiment a l'air neuf, mais tout est moche, mal conçu, et sent l'économie. Les fenêtres sont en plastique, l'éclairage anémique et ne parlons pas des meubles ni des interrupteurs placés au milieu des murs ! Nous étions seuls dans cet hôtel et donc dans le restaurant glacial. Nous avons dû manger au lance pierre un curry poulet plutôt bon, mais rapidement froid, sous les regards omniprésents du cuisinier et du serveur !

4 / 2

Un autre guide est venu exprès de Colombo pour nous accompagner dans une grande randonnée dans les Hortons plains, haut plateau qui a gardé sa forêt primaire et de nombreux animaux sauvages, cerfs, léopards, porcs-épics. Las, dès l'aube, il pleut toujours et je me vois mal faire 6 h de marche un parapluie à la main. Nous nous sommes donc rabattus sur une grande cascade, qui n'est pas sur les hauteurs et qui ne demande que 5 km d'approche.

Elle est à 3 h de route, une grande (A5) mais qui a subi de nombreux glissements de terrain ces jours ci. Ils encombrent encore une partie de la chaussée et suscitent d'importants travaux. Arrivés au point de départ pour les Banbarakanda falls, il ne pleut plus. Nous empruntons à pied une route goudronnée qui le restera jusqu'au bout. Le nouveau guide nous commente la végétation – teck, arbre de fer, caféier, jacquier, poivrier, tulipier du Niger, sans oublier les espèces présentes chez nous, lantana, croton, volubilis et bien d'autres. En vue de la cascade, 235 m de chute tout de même, nous avons droit à un thé dans une maison en contrebas de la route. Nous y reviendrons après avoir gagné le point de chute pour un très bon curry végétarien avec des légumes du jardin, feuilles de bananier, jacquier, oignons et riz rouge. Tout ceci a dû prendre beaucoup de temps de préparation et c'est à se demander si cette excursion est aussi improvisée qu'elle le prétend.

Anoura était monté nous chercher en voiture, mais nous sommes redescendus à pied. Le guide semblait connaître tous les gens des maisons le long de la route avec qui nous échangeons de grands saluts. Les Sri-Lankais sont aimables, tolérants, très calmes et souriants ; ils ne demandent pas d'argent – sauf les mendiants dont c'est le métier, mais il y en a très peu - ils n'essaient pas de vous vendre quelque chose, ni même de vous attirer dans leur boutique et ils ont l'air content que nous visitons leurs lieux de culte. Un vrai contraste avec l'Inde et une bonne partie du monde, que je mettrais volontiers sur le compte du bouddhisme.

Nuit à Bandarawela, où nous arrivâmes suffisamment tôt pour faire le tour de la ville, ou plutôt l'aller retour de sa rue principale. C'est une succession de petites échoppes, qui datent toutes d'une trentaine d'années ; pas la moindre boutique d'artisanat. Que des choses très utiles, mais sans intérêt

pour nous, hormis un grand magasin d'alimentation où nous avons acheté des épices.

5 / 2

Aujourd'hui nous quittons la montagne dans le brouillard. A la télé nous avons appris que certaines zones de l'île ont été inondées, des routes coupées par des glissements de terrain. Selon Anoura, nous avons eu de la chance de ne pas être bloqués. Nous partons par le nord et visitons d'abord le Dowa Cave Temple. La route passe en haut du rocher. Il faut descendre plusieurs escaliers pour arriver au pied d'un grand Bouddha (4 m) taillé dans la masse, préfiguration de celui que nous allons voir après. Le temple lui-même, malgré ses abondantes décorations de peinture façon Dambula, est sans intérêt. Nous traversons Ella qui marque le début de la descente (1000 m) vers le sud. De la terrasse d'un hôtel, où nous sommes entrés d'autorité sous la conduite d'Anoura, la vue sur la plaine qui nous attend est superbe.

Nous avons pris l'embranchement pour Buduruvagala, site qui possède le plus haut Bouddha sculpté (14 m) dans une falaise au Sri Lanka. Avec ses bras repliés, il est entouré de deux groupes de personnages plus petits. A sa droite Avalokitésvara, la tête dans une auréole rouge, avec sa compagne Tara et son fils ; à sa gauche Maitreya, le bouddha du futur, et deux bodhisattvas. Comme c'est samedi, il y a beaucoup de touristes sri lankais, dont tout un groupe sympathique qui nous aborde et une jeune fille tient à se faire photographier avec nous.

Encore deux heures de route avant d'arriver à Tissamaharama, puis Kirinda au bord de la mer. C'est de là que nous repartons en début d'après-midi pour un safari dans le parc national de Yala. C'est-à-dire que nous changeons de chauffeur, grimpons dans une Land Rover plateau dont l'arrière, ouvert à tous les vents, porte deux banquettes longitudinales ; elle doit bien dater des années soixante. Brinquebalés en tous sens, nous avons parcouru les pistes défoncées du parc à la recherche d'animaux sauvages. Nous avons vu des crocodiles, des varans, des mangoustes, des singes à peau noire et poils gris (langur) et des cerfs à taches blanches. Mais ni léopard, ni éléphant, ni ours lippu qui se nourrissent de termites. Quant aux oiseaux, ils sont légions, dont une chouette, des colibris, des ibis, des paons, des cigognes à bec jaune, un couple de coqs de Lafayette à longue queue et un oiseau au dos bleu que je ne saurai jamais identifier.

Arrêt sur une plage, où le chauffeur nous a expliqué que le tsunami avait tué une centaine de personnes. Ce qui explique la présence d'un monument qui rappelle les vagues et la présence sur ces pistes de nombreux bus bourrés de sri lankais qui n'ont pas l'air de guetter les animaux. Ils se rendent à des lieux de commémoration.

6 / 2

Le relatif beau temps d'hier n'était qu'une accalmie. Départ sous un ciel uniformément gris pour Kataragama à une vingtaine de kilomètres au nord. Il y a deux sites à voir :

- Le premier est dans un lieu célébré par toutes les religions, même par les musulmans ; il attire des populations très importantes lors des processions de Juillet. Nous sommes Dimanche et il y a foule. Un grand marché aux abords de l'entrée permet d'acheter des fruits ou des fleurs comme offrandes. L'enceinte du temple est aussi maintenue par une rangée d'éléphants peints, surmontés par des paons. C'est que le dieu à six têtes, Kataragama, fils de Siva et Parvati, armé d'une lance, utilisait le paon comme monture, parce que c'est un animal courageux capable d'attaquer les serpents. Dans ses représentations, le dieu a l'air d'un gros bébé six fois joufflu.² Dans la cour, nombreux sont les gens qui prient, notamment ceux qui font brûler un peu de graisse sur une noix de coco qu'ils tiennent devant leur visage, avant de la projeter violemment par terre. Il faut qu'elle se casse nettement pour que le vœu soit exaucé. Une longue allée rectiligne permet d'accéder à un grand *stupa*. Il est posé sur une terrasse avec plusieurs pavillons dont l'un renferme sous verre un Bouddha debout partiellement caché par des rideaux qu'il a l'air d'écarter pour surveiller les visiteurs. Ils sont nombreux, recueillis, et ne s'occupent nullement des étrangers que nous sommes.
- Le second site est à quelques kilomètres, au sommet d'une colline dont j'ai mal apprécié la hauteur. Le peu d'intérêt d'Anoura aurait dû m'inquiéter. En fait cette colline fait 400 m de haut et il faut une bonne heure pour gagner le sommet, avec force escaliers, dans une forêt touffue, sans le moindre brin d'air. Parmi les nombreux visiteurs locaux, nous étions les seuls européens ; ils semblaient apprécier nos efforts bien visibles à notre transpiration. Et tout ça pour arriver dans un temple hindouiste en pleins travaux, avec des gravas et des fers à béton partout. Au dessus, se trouvent un bo-tree et une statue récente de Bouddha et plus loin un autre temple hindouiste ; un vrai mélange. Reste une belle vue jusqu'à la mer, sous un ciel chargé.

Il est midi passé quand nous partons pour Galle, cette ancienne ville fortifiée par les portugais et qui a conservé ses églises et ses maisons coloniales. Mais c'est à 170 km et j'ai bien peur qu'on n'y soit pas avant 17 h. Surtout qu'une pluie diluvienne s'est abattue sur nous. Sur le chemin, j'ai voulu voir

2. Selon Catherine Clément (*Promenade avec les dieux de l'Inde*, Le Point, 2005), en Inde ce fils s'appelle Skanda. Il est né du sperme de Siva recueilli par les six déesses Pleïades, qui sont ses mères, d'où ses six têtes. Eternel adolescent et éternellement chaste, bien que coureur invétéré qui séduit toutes les épouses des dieux, Skanda s'abstient de toute relation, sur injonction de Parvati.

le phare de Dondra à la pointe sud de l'île, celui qui éclaire jusqu'à l'Antarctique, car il n'y a aucune terre au sud du Sri Lanka. L'endroit est magnifique, au milieu des cocotiers et des bananiers et le phare est planté sur des blocs de granite qui arrêtent quelques rouleaux d'écume. Puis nous avons repris la route après un arrêt à Matara.

J'aurais bien voulu rester à Weligama, qui m'a paru la plus belle baie de la côte, pas trop touristique, avec des barques de pêche sur la plage et des étals de poissons au bord de la route. Peu après se trouvent les pêcheurs sur échasses, peu présents à cette heure. Il s'agit d'une simple pique de bois plantée à proximité du bord – atteignable à pied, avec un barreau horizontal sur lequel se tient le bonhomme. Il doit tout faire en même temps ; garder son équilibre, pêcher avec ou sans canne et tenir un grand sac pour le poisson attrapé. Il fait tout ça pour éviter le rouleau du bord de plage parce qu'il n'a même pas une canne à lancer avec un moulinet.

Nous sommes effectivement arrivés à Galle peu avant 17 h. Comme c'était Dimanche, le musée maritime était fermé ; de toute façon, on n'aurait pas eu le temps de le visiter. Nous avons juste eu 45 mn pour parcourir les remparts aussi épais qu'à St. Malo et les principales rues de la vieille ville, voir deux grosses églises, une hollandaise et une anglaise, une mosquée d'opérette et un phare. Beaucoup de bijouteries et quelques boutiques d'artisanat, les premières depuis le début du voyage.

Reste encore une vingtaine de kilomètres pour retrouver notre Lanka Supercorals Hotel à Hikkaduwa sur la plage. Comme son nom l'indique, il est plus prétentieux que luxueux et bourré d'allemands. Trop tard pour se baigner, mais nous avons eu droit à un vrai coucher de soleil, rouge, tropical, apparu au dernier moment entre la mer et les nuages.

7 / 2

Dernier jour avant le retour, avec une demi-journée à tuer dans un hôtel de bord de plage, jusqu'au départ demain pour l'aéroport. Nous commençons tôt, à quelques kilomètres, par une promenade en bateau au dessus des récifs coralliens. Le bateau est équipé au fond d'une vitre en verre, si bien qu'on voit nettement ce qui est juste au-dessous. Pour les coraux, ça peut aller, mais pour les poissons, on ne les voit que passer furtivement. Il y en a de gros, comme un poisson-lune et son petit et de minuscules, d'un bleu très vif, et beaucoup de striés jaunes et noirs. Au bout d'une demi heure, nous sommes revenus sur la plage.

J'avais apporté un masque et un tuba, à tout hasard, et voyant que le corail était très proche du rivage (50 m). Une fois débarqué, j'y suis retourné à la nage. C'est un tout autre enchantement, avec des poissons par milliers que l'on peut suivre du regard. Des gris avec un rond jaune à la base de la queue, des nervurés orange, des rouges, des Kandinsky, un poisson perroquet et même une murène. Des poissons peu farouches qui se laissent approcher.

Dans une eau délicieusement chaude, j'ai passé une demi-heure formidable. Il faudrait être au Coral Sands Hotel à Hikkaduwa, au dessus de la plage, pour pouvoir se baigner toute la journée.

Mais il faut avancer pour gagner Induruwa et son havre de repos, le Royal Beach Resort. Juste à coté, nous sommes passés voir une nursery de tortues où l'on fait éclore les œufs trouvés sur la plage. Ils sont achetés par une association qui fait naître les bébés tortues, les garde trois jours avant de les rejeter à la mer. C'est toujours ça que les oiseaux ne pourront pas manger. A l'hôtel, plus rien à faire, si ce n'est longer la plage, 2 km de part et d'autre, se baigner dans l'océan indien, sans les coraux, et rédiger ces notes.

Demain, à midi nous partirons pour l'aéroport, traverserons Colombo – un embouteillage de 3 heures sans aucun charme – et attendrons les avions.